



# Interférences littéraires Littéraire interferences

Multilingual e-Journal for Literary Studies

<http://www.interferenceslitteraires.be>

ISSN : 2031 - 2790

**Matthieu SERGIER & Myriam WATTHEE-DELMOTTE**

Le journal d'écrivain, un énoncé de la survivance

## Résumé

L'invariant qui caractérise la pratique diariste est la datation chronologique. Le journal s'inscrit toujours ainsi dans la contingence du sujet scripteur et s'avère, plus que tout autre genre, hanté par la mortalité. La conscience de la finitude amène dès lors les écrivains à proposer des solutions à l'angoisse qu'elle génère, dans un dispositif sous-tendu par une forme de ritualité. Ce numéro évoque les procédés scripturaux mis en œuvre pour traduire l'écoulement imperturbable du temps dont l'horizon est la mort, et pour relever le défi de lui opposer un énoncé de survivance.

## Abstract

Chronological dating is an invariant that characterizes diary writing. The diary is always marked by the contingency of the writing subject and is, more than any other genre, haunted by mortality. Aware of his finitude, the writer is prompted to offer solutions to the anxiety it generates, through a system based on a mode of rituality. This present issue of *Interférences littéraires / Littéraire interferences* focuses on writing processes used in literature to evoke the imperturbable flow of time, the horizon of which is death, and to take up the challenge to confront it with a survival statement.

### Pour citer cet article :

Matthieu SERGIER & Myriam WATTHEE-DELMOTTE, « Le journal d'écrivain, un énoncé de la survivance », dans *Interférences littéraires/Littéraire interferences*, n° 10, « Le Journal d'écrivain. Un énoncé de la survivance », s. dir. Matthieu SERGIER & Myriam WATTHEE-DELMOTTE, mai 2013, pp. 7-13.



# Interférences littéraires Literaire interferenties

Multilingual e-Journal for Literary Studies

## COMITÉ DE DIRECTION - DIRECTIECOMITÉ

David MARTENS (KULeuven & UCL) – Rédacteur en chef - Hoofdredacteur

Matthieu SERGIER (FNRS – UCL & Facultés Universitaires Saint-Louis), Guillaume WILLEM (KULeuven) & Laurence VAN NUÏJS (FWO – KULeuven) – Secrétaires de rédaction - Redactiesecretarissen

Elke D'HOKER (KULeuven)

Lieven D'HULST (KULeuven – Kortrijk)

Hubert ROLAND (FNRS – UCL)

Myriam WATTHEE-DELMOTTE (FNRS – UCL)

## CONSEIL DE RÉDACTION - REDACTIERAAD

Geneviève FABRY (UCL)

Anke GILLEIR (KULeuven)

Gian Paolo GIUDICETTI (UCL)

Agnès GUIDERDONI (FNRS – UCL)

Ortwin DE GRAEF (KULeuven)

Ben DE BRUYN (FWO - KULeuven)

Jan HERMAN (KULeuven)

Marie HOLDSWORTH (UCL)

Guido LATRÉ (UCL)

Nadia LIE (KULeuven)

Michel LISSE (FNRS – UCL)

Anneleen MASSCHELEIN (FWO – KULeuven)

Christophe MEURÉE (FNRS – UCL)

Reine MEYLAERTS (KULeuven)

Stéphanie VANASTEN (FNRS – UCL)

Bart VAN DEN BOSCHE (KULeuven)

Marc VAN VAECK (KULeuven)

Pieter VERSTRAETEN (KULeuven)

## COMITÉ SCIENTIFIQUE - WETENSCHAPPELIJK COMITÉ

Olivier AMMOUR-MAYEUR (Monash University - Melbourne)

Ingo BERENSMEYER (Universität Giessen)

Lars BERNAERTS (Universiteit Gent & Vrije Universiteit Brussel)

Faith BINCKES (Worcester College - Oxford)

Philiep BOSSIER (Rijksuniversiteit Groningen)

Franca BRUERA (Università di Torino)

Álvaro CEBALLOS VIRO (Université de Liège)

Christian CHELEBOURG (Université de Nancy II)

Edoardo COSTADURA (Friedrich Schillet Universität Jena)

Nicola CREIGHTON (Queen's University Belfast)

William M. DECKER (Oklahoma State University)

Dirk DELABASTITA (Facultés Universitaires Notre-Dame de la Paix - Namur)

Michel DELVILLE (Université de Liège)

César DOMINGUEZ (Universidad de Santiago de Compostella & King's College)

Gillis DORLEIJN (Rijksuniversiteit Groningen)

Ute HEIDMANN (Universität de Lausanne)

Klaus H. KIEFER (Ludwig Maximilians Universität München)

Michael KOHLHAUER (Université de Savoie)

Isabelle KRZYWKOWSKI (Université de Grenoble)

Sofiane LAGHOUATI (Musée Royal de Mariemont)

François LECERCLE (Université de Paris IV - Sorbonne)

Ilse LOGIE (Universiteit Gent)

Marc MAUFORT (Université Libre de Bruxelles)

Isabelle MEURET (Université Libre de Bruxelles)

Christina MORIN (Queen's University Belfast)

Miguel NORBARTUBARRI (Universiteit Antwerpen)

Olivier ODAERT (Université de Limoges)

Andréa OBERHUBER (Université de Montréal)

Jan OOSTERHOLT (Carl von Ossietzky Universität Oldenburg)

Maité SNAUWAERT (University of Alberta - Edmonton)

*Interférences littéraires / Literaire interferenties*

KULeuven – Faculteit Letteren  
Blijde-Inkomststraat 21 – Bus 3331  
B 3000 Leuven (Belgium)

Contact : [matthieu.sergier@uclouvain.be](mailto:matthieu.sergier@uclouvain.be) & [laurence.vannuijs@arts.kuleuven.be](mailto:laurence.vannuijs@arts.kuleuven.be)

## LE JOURNAL D'ÉCRIVAIN Un énoncé de la survivance

En ce moment, je survis à ma vie.<sup>1</sup>

À quoi se reconnaît le genre du journal personnel ? Dans la livraison précédente d'*Interférences littéraires/Littéraire interferences* ont été soulignées « les libertés génériques d'une pratique d'écriture » qui se caractérise par son extrême plasticité, sa faculté d'accueil à la diversité formelle, à l'hybridité et au dialogue intergénérique<sup>2</sup>. Une constante, cependant, reste le point d'ancrage de sa spécificité, à savoir ce que Philippe Lejeune résume en la formule : « une série de traces datées »<sup>3</sup>. Le journal respecte la ligne du temps et la datation qu'il arbore, tout en affichant ouvertement la discontinuité, laquelle reste inéluctablement soumise au flux temporel dont elle ne fait que scander le parcours téléologique. Quel que soit son auteur, homme de lettres ou non, le genre diariste rend compte de la linéarité temporelle dans le mouvement obligatoire de son évolution, qui peut être sous-tendue par une espérance d'accomplissement, comme dans le *logbook* qui accompagne un voyage, mais qui l'est parfois par une conscience exacerbée de la promesse de la fin, susceptible de revêtir la forme d'une clôture ou une chute redoutée. Le dernier mot du texte peut, en ce sens, signifier le terme de la vie, comme on le comprend implicitement dans le *Journal d'Anne Frank*, devenu un canon du genre, et explicitement chez Jehan-Rictus, par exemple, dont le journal reste en suspens le 6 novembre 1933 au milieu d'une phrase, le diariste étant mort foudroyé la plume à la main.

Le journal s'inscrit toujours dans la contingence du sujet scripteur ; le journal d'écrivain témoigne, dans sa spécificité, de l'*ethos* discursif d'une singularité qui se confronte à cette contingence, armé d'une écriture qu'il veut empreinte de littérarité. Nous observerons ici selon quels procédés scripturaux les écrivains peuvent, dans le genre diariste, produire un énoncé qui traduit l'écoulement imperturbable du temps dont l'horizon est toujours la mort, et qui en relève le défi.

La conscience de la finitude amène en effet les écrivains à proposer des solutions à l'angoisse qu'elle génère. La visée téléologique qui pointe vers la mort peut être atténuée par divers procédés narratifs. Ainsi les structures cycliques peuvent-elles nuancer la perception du flux : un journal peut être structuré selon

1. « Le journal d'écrivain. Les libertés génériques d'une pratique d'écriture », s. dir. Matthieu SERGIER & Sonja VANDERLINDEN, dans *Interférences littéraires/Littéraire interferences*, n° 9, novembre 2012. [En ligne], URL : <http://www.interferenceslitteraires.be/nr9>

2. Jean-Paul SARTRE, *Carnets de la drôle de guerre*, dans *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, édition établie et annotée par Jean-François LOUETTE, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 166.

3. Philippe LEJEUNE, *Signes de vie, le pacte autobiographique 2*, Paris, Seuil, 2005, p. 80.

les saisons, commencer au printemps et se terminer à la fin de l'hiver, et ainsi se focaliser sur la révolution d'une année qui en appelle d'autres ; il peut commencer par un décès et se terminer par une naissance, etc. Comme le précise Françoise-Simonet Tenant : « Parce que la vie se répète, parce que le calendrier a une structure cyclique, le journal donne au lecteur une impression d'éternel retour. Reviennent les mêmes actions, les mêmes pensées : au lecteur pressé, le journal semble tourner en rond ou s'enliser »<sup>4</sup>. Le journal peut aussi jouer avec les données du calendrier : citer des dates en entretenant le flou sur l'année, placer sous une seule entrée des paragraphes qui concernent chacun des moments différents, ce dont le lecteur ne s'aperçoit pas nécessairement immédiatement. Un journal s'avère, en outre, structuré non seulement par le calendrier, mais aussi par le rythme des reprises qu'il convoque, par ce que Jean-François Hamel appelle, parlant des phénomènes de retour sur le passé, la « résurgence des poétiques de la répétition »<sup>5</sup>, qui met à mal l'interprétation traditionnelle de l'historicité, bien que la pratique diariste semble, à première vue, confirmer le primat de la linéarité.

On ne peut qu'être frappé par la fréquence de la thématique de la mort dans la production diariste des écrivains, en particulier contemporains. Ainsi, ce volume évoque entre autres les pratiques d'écrivains en temps de guerre (Virginie Loveling, Victor Klemperer), un journal dédié à la mémoire d'un ami mort (Jacques Derrida) et des textes qui mettent en scène le journal d'un explorateur qui périt en chemin (Peter Verhelst citant Robert Falcon Scott), d'un agonisant (Peter Ackroyd racontant Oscar Wilde), d'un suicidé (le *Journal nocturne d'un insomniaque* de Patricia de Martelaere). Certes, la problématique de la finitude n'est pas l'apanage du genre diariste : depuis Mallarmé, on comprend que le langage ne peut désigner son objet que sur le mode de l'absence, et Blanchot situe l'espace littéraire tout entier sous le signe du veuvage d'Orphée. Dominique Rabaté souligne que la dynamique du deuil est au cœur même de la littérature depuis le romantisme, et que « l'écriture avoue sa nature ambivalente d'arme de mort et de puissance de vie, de survie »<sup>6</sup>. Mais la particularité du journal est de prendre en charge la menace de la mort en tant qu'elle pèse sur le scripteur lui-même et ce, même lorsqu'il s'agit d'évoquer le décès d'autrui. L'*ethos* discursif du diariste est l'expression d'une fragilité qui touche personnellement le locuteur et qui conditionne son dire, lui-même pris dans le flot temporel porteur de mort.

Le journal livre l'indice d'une subjectivité discursive qui se déploie dans la mouvance ; il vient ainsi troubler ce que Blanchot appelle « la duplicité du songe heureux qui nous invite à mourir tristement en Eurydice afin de survivre glorieusement en Orphée »<sup>7</sup>. En effet, le flux diachronique dans lequel se déploie le genre diariste ne conditionne pas moins le sujet que l'objet du discours. Comme les choses et les êtres dont il parle, le scripteur est éphémère ; son texte, ponctué de dates et ainsi marqué du sceau de la discontinuité, se veut la trace d'un vécu révolu tout autant que du dire qui le vise, et les balises temporelles qu'il indique ne sont que des points

4. Françoise SIMONET-TENANT, *Le Journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, « L'écriture de la vie », 2004, p. 107.

5. Jean-François HAMEL, *Revenances de l'histoire. Répétition, narrativité, modernité*, Paris, Minuit, « Paradoxes », 2006, p. 10.

6. Dominique RABATÉ, « Introduction », dans *Modernités*, n° 21, « Deuil et littérature », s. dir. Pierre GLAUDES & Dominique RABATÉ, 2005 p. 11.

7. Maurice BLANCHOT, *L'Espace littéraire* (1955), Paris, Gallimard, « Idées », 1968, p. 329.

de capiton eux-mêmes pris dans un tissu qui ne cesse de se dérouler. En ce sens, le journal, s'il est orphique, ne peut l'être qu'au sens de ce qui suit le *sparagmos* : la tête continue à chanter après le démembrement, elle est survivante. Et si gloire il y a, celle-ci tient donc moins à une victoire offensive sur cet ennemi inattaquable qu'est le temps, qu'à cette forme d'héroïsme défensif qui consiste à se maintenir au-delà de la destruction et à ne pas désespérer du chant, toujours pratiqué, toujours offert.

À cet égard, les propos d'Alexandre Péraud relatifs à l'expression du deuil en littérature s'avèrent particulièrement éclairants dans le contexte de l'écriture diariste : « la médiation par le langage est effectivement ce qui permet de dépasser le sentiment paralysant de la perte, mais implique dans le même temps qu'on accepte d'avoir perdu, sans possibilité de retour, l'objet que l'on a nommé »<sup>8</sup>. Le journal d'écrivain, dans sa spécificité littéraire, exprime et concrétise à la fois cette perte assumée par le travail d'esthétisation opéré dans la langue. Ainsi par exemple, le journal de Paul de Wispe-laere, *Het Verkoelde Alfabet*, paru en traduction française sous le titre *L'Alphabet calciné*, propose un discours extrêmement raffiné qui, en chantant un passé rendu paradisiaque, s'en distancie par ce mouvement même. *L'alphabet* qui permet de faire resurgir le passé est *calciné*, devenu cendres précieuses, dans une connotation de sublimité qui rejoint la rose « absente de tout bouquet » de la poésie mallarméenne.

Cette particularité permet de comprendre la performativité de l'invariant qui caractérise la pratique diariste, à savoir la datation chronologique. La reprise de ce paramètre générique fondamental – et définitoire<sup>9</sup> – du journal tient à son efficience propre, qui consiste à inscrire en même temps la durée et l'éphémère dans le discours. La date se comprend dès lors aussi comme un marqueur de différence : aujourd'hui n'est pas hier, le « je » qui s'exprime n'est pas celui qu'il était la semaine précédente, mais il déploie une « identité narrative »<sup>10</sup> dans la pleine affirmation de son ipsité. Le poète Willy Roggeman attribue, en ce sens, une fonction « nietzschéenne »<sup>11</sup> au journal : cette forme littéraire spécifique permet d'insister sur l'instant, sur le caractère à la fois plein et fugace de chaque moment, et il ouvre ainsi potentiellement le texte à la contradiction en empêchant toute interprétation monolithique.

La datation indique le flux temporel continu et l'endigue, elle ordonne le texte selon un axe d'irréversibilité tout en se déployant sur le mode de la pause narrative, puisqu'elle met parallèlement en scène un sujet écrivain. Ce faisant, ce dispositif joue un rôle anxiolytique, ramenant le chaos événementiel à l'ordre de la diachronie, et l'altérité du monde à l'intimité d'un « je » locuteur. Cette organisation textuelle ne remplit pas nécessairement ce que Raphaël Baroni appelle « une fonction *configurante* (expliquer, rendre intelligible les événements passés) »<sup>12</sup>, car nul n'oblige le locuteur à lever quelque lumière que ce soit sur l'intelligence de son propos, qui peut

8. Alexandre PÉRAUD, « Le réalisme romantique comme deuil du réel », dans *Modernités*, n° 21, « Deuil et littérature », *op. cit.*, p.88.

9. Lorsque l'on déroge à cette clause, il faut néanmoins y faire allusion pour autoriser encore l'appellation de « journal », comme le fait Pierre Jean Jouve dans *En Miroir. Journal sans date* (1954). Seule cette précision permet de considérer ce texte comme un écrit diariste et non appartenant au seul registre autobiographique des mémoires.

10. Paul RICOEUR, « L'identité narrative », dans *Revue des sciences humaines*, tome LXXXV, n° 221, janvier-mars 1991, p. 35-47.

11. Willy ROGGEMAN, *De goddelijke hagedisjes. Journaal 68/69*, Brussel/Amsterdam, Elsevier/Manteau, 1978, p. 120.

12. Raphaël BARONI, *L'Œuvre du temps: Poétique de la discordance narrative*, Paris, Seuil, « Poétique », 2009, p. 27.

rester obscur, voire hermétique. Mais elle joue pleinement, en littérature, sur ce que la critique appelle « une fonction *intrigante*, c'est-à-dire qui exploite une discordance narrative provisoire ou permanente à des fins esthétiques »<sup>13</sup>. Car le rôle des dates dans le journal d'écrivain n'est pas tant de dominer la matière textuelle afin de la transformer en récit, voire en destin, que de focaliser le sens sur chaque séquence datée en elle-même, autrement dit de le centrer sur une présence au monde transmuée en présence au moment de l'énonciation, en suivant les méandres de son déploiement. Le genre téléologique du journal, dans lequel une énonciation unique correspond à un double énoncé (les faits et la relation des faits), se présente non tant comme un déploiement sur le mode synthétique du sommaire que comme une succession de moments de présence au geste scriptuaire lui-même, troués d'ellipses entre les pauses.

La performativité du journal tient à ce dispositif, que l'on peut comprendre comme sous-tendu par une forme de ritualité. Rappelons qu'un rite est un pari jeté, dans la négociation d'une situation problématique, sur l'efficacité de la reprise d'une forme considérée comme ayant fait ses preuves dans le passé<sup>14</sup>. Le rite se distingue du code par la symbolique mise en jeu et par l'exaltation axiologique, qui vont au-delà d'une pragmatique matérielle ou logique<sup>15</sup>. Dans l'écriture diariste, qui s'affronte à cette difficulté première de l'humanité qu'est le temps dévoreur, le système de datation qui constitue le lieu même de la reconnaissance générique n'est pas seulement de l'ordre du code, dès lors que, à la différence du registre par exemple, il engage des affects et des valeurs. Le lecteur se trouve en effet convié à entrer dans l'intimité du scripteur, tant dans l'épaisseur au jour le jour de ce qu'il relate dans la durée de son expérience vécue que dans le développement de son expérience scriptuaire. Sur le plan narratologique, le diariste recourt au mode narratif de la vision « avec », qui suscite à une identification maximale du lecteur réel au narrataire – le lecteur postulé par le texte –, et invite à l'adhésion momentanée à l'axiologie du locuteur<sup>16</sup>. Il crée ainsi avec le lecteur un échange sur le plan de l'intime, terme à entendre dans la double acception que souligne François Jullien : *intimus*, en latin « le plus intérieur », est ce qu'il y a de plus profond en soi, que l'on garde au secret. Mais comme le montre Saint-Augustin, c'est aussi le moment de la relation la plus intense avec l'Autre, qui « fait basculer d'un dehors indifférent dans un dedans partagé et vit inépuisablement des “riens” du quotidien, y découvrant l'inouï de l'être auprès »<sup>17</sup>. C'est donc par le registre de l'intime que le diariste construit ce « nous » qui, selon Françoise Champion, attentive à la fonction intégrative du rite, constitue la composante indispensable pour pouvoir parler de ritualité<sup>18</sup>.

Un rite a pour fonction de surmonter une difficulté par la reprise d'une forme (textuelle, gestuelle, posturale) qui doit sa légitimité à ce qu'elle s'est avérée opérante

13. *Idem*.

14. Pour une approche anthropologique et sémiologique de la littérature comme rite, voir Myriam WATTHEE-DELMOTTE, *Littérature et ritualité. Enjeux du rite dans la littérature française contemporaine*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, « Comparatisme et société », 2010, p. 14. Voir aussi « Literature as Ritual. The Ritual Stakes in Contemporary Literature », dans *Interférences littéraires/Littéraire Interferentia*, n° 7, novembre 2011, pp. 227-234. [En ligne], URL : <http://www.interferenceslitteraires.be/node/141>.

15. Ainsi, agiter un drapeau blanc face à l'ennemi ne préserverait pas du danger d'être massacré s'il ne s'agissait d'un symbole de paix, qui fait appel au respect du code d'honneur des combattants.

16. Vincent JOUVE, *Poétique des valeurs*, Paris, P.U.F., « Écriture », 2001.

17. François JULLIEN, *De l'intime, loin du bruyant amour*, Paris, Grasset, 2013, quatrième de couverture.

18. Françoise Champion dénombre trois composantes indispensables pour pouvoir parler de rite le caractère institué, l'appel à un « nous » et la mise en jeu de la sensibilité (Françoise CHAMPION,

dans le passé, et son efficience à ce qu'elle actualise et consolide une communauté symbolique, constituée par le partage de la créance en cette efficience. La difficulté à laquelle se confronte le journal est de rendre compte de l'écoulement inéluctable du temps, qui induit la prise en charge de la finitude. Sur le plan de la poétique des imaginaires, Jean Burgos, propose de distinguer différents types de pratiques anxio-lytiques dans l'écriture littéraire qui correspondent à des attitudes fondamentales de l'humanité à l'égard du problème du temps, c'est-à-dire de la mortalité. Le poéticien, dans le sillage de l'anthropologie culturelle durandienne, observe « trois types de solutions possibles devant l'angoisse de la finitude : l'une de révolte, l'autre de refus et la troisième d'acceptation détournée ou de ruse »<sup>19</sup>. Les journaux d'écrivains étudiés dans le cadre de la présente livraison donnent corps à cette hypothèse en présentant des modes différents de gestion de la question de la mort, qui correspondent à des accents placés différemment sur la pratique diariste. L'observation est valide qu'il s'agisse de journaux réellement tenus par des écrivains ou de journaux fictifs inscrits dans le contexte d'une intrigue romanesque. Plusieurs des stratégies mises en lumière par Burgos se trouvent parfois combinées, en ce sens, d'une part, que les textes littéraires ne sont pas monovalents et, d'autre part, que l'usage des œuvres par leur lectorat peut évoluer indépendamment de l'intention auctoriale.

Une des réponses possibles à la menace de la mort peut consister à chercher à dominer le temps par l'écriture, à en contrôler le sens en programmant un avenir constructif, qui permette d'échapper au néant. Ainsi Peter Ackroyd, en inventant de toutes pièces sous la forme d'un journal ce qui constitue *The Last Testament of Oscar Wilde*, veut-il produire un stratagème qui empêche l'oubli de l'écrivain héroïsé (voir Kirby Joris). Ainsi aussi Victor Klemperer dresse-t-il l'inventaire quotidien de la montée du nazisme et de son envahissement étouffant de la culture juive et des autres réalités qui s'écartent du national-socialisme (voir Arvi Sepp). L'œuvre littéraire prend à témoin l'épaisseur d'un vécu, égrené au jour le jour, pour imposer à la postérité la trace de ce qui ne peut pas disparaître des mémoires, dans la logique indicielle du « ça a été », qu'il s'agisse d'une réalité dysphorique (les textes de Klemperer seront lus ensuite comme des documentaires et classés parmi les archives de la vie quotidienne allemande sous Hitler) ou d'une fiction euphorisante (Ackroyd fait écrire un brillant testament à Wilde à l'âge où l'auteur réel n'était déjà plus productif). Le journal atteint son efficacité sur ce plan par le mode spécifique de l'adresse au lecteur dans le registre de l'intime, qui offre le mode de partage le plus accompli : la mise en œuvre de la révolte passe par l'implication active des lecteurs, qui deviennent les complices du diariste dans le processus d'opposition à l'anéantissement, puisque c'est sur eux que repose la faculté éternellement ouverte de résister à l'oubli. Ainsi le journal de Klemperer se présente-t-il face à l'horreur de l'Histoire comme un cénotaphe aux amis disparus, assassinés sans trace ni sépulture, qui sera honoré à chaque lecture de son ouvrage : on reconnaît le mythe d'Antigone accomplissant les rites funéraires clandestinement, mais sûrement, comme un défi lancé dans l'ombre à toutes les tyrannies au nom de ce qu'elle appelle « les lois non écrites », qui sont les valeurs anthropologiquement partagées qui constituent depuis la nuit des temps la

« De la désagrégation des rites dans les sociétés modernes », dans *La Modernité rituelle. Rites politiques et religieux des sociétés modernes*, s. dir. Erwan DIANTEILL, Danièle HERVIEU-LÉGER, Isabelle SAINT-MARTIN, Paris, L'Harmattan, « Religions en question », 2004, pp. 137-145) .

19. Jean BURGOS, *Pour une poétique de l'imaginaire*, Paris, Seuil, « Pierres vives », 1982, p. 126.

communauté symbolique des vivants, d'une force obscure, mais incomparablement supérieure à la communauté tristement légale, mais fugace, de la dictature.

Par ailleurs, si la spécificité du journal est d'aiguiser la conscience du temps qui passe, on peut observer l'attitude inverse de repli, qui consiste à se réfugier par un processus d'assimilation et de minimisation du danger. Il ne s'agit plus alors de s'opposer à la mort par une attitude tranchée mais de l'euphémiser en réduisant son importance. Cette attitude est celle observable chez Maurice Blanchot, pour qui la vie est toujours contaminée d'emblée par la mort, et l'évocation de la mort toujours assortie d'une forme de résurrection. Elle sous-tend même le leitmotif du « toujours déjà » qui signe des syllabes initiales identitaires « Dé - Ja » la pensée de Jacques Derrida. Celui-ci, qui prône le « deuil impossible » ou le « demi-deuil »<sup>20</sup>, s'amuse dans ses écrits aux emboîtements sans fin des identités (entre lui-même et Geoffrey Bennington, Saint-Augustin, la mère du philosophe ou celle du théologien, Dieu, etc.) (voir Michel Lisse). Il en va de même encore pour Peter Verhelst, chez qui la frontière s'estompe entre l'humain et l'animal, et pour qui l'avancée dans le temps se confond avec la régression (voir Matthieu Sergier). Enfin, l'on retrouve cette disposition imaginaire chez Patricia de Martelaere, dans la représentation d'une vie pleinement habitée par la mort, dans la mise en scène de revenants et, *in fine*, dans la conviction que si le journal fait signe vers la mort, il signe aussi la mort de la littérature (voir Stéphanie Vanasten). Dans ces textes, le sens de la fin s'est dilué à force d'être insinué dans le champ entier du réel.

Troisième attitude : le journal peut aussi être un instrument de ruse. Le diariste, dans ce cas, feint d'accepter la fuite du temps, « de se soumettre au devenir mais pour mieux le dépasser »<sup>21</sup>. Ainsi s'explique la propension d'Ivo Michiels à célébrer la beauté de l'éphémère : « Hic, nunc et ego » sont au centre de son *Journal brut*, qui s'intéresse prioritairement à tout ce qui est fragile (v. Lars Bernaerts). De même pour Victor Klemperer, dans son besoin de donner un sens à la situation culpabilisante de sa survivance à l'Holocauste : si la fin est inéluctablement promise, on peut encore vivre dignement le moindre détail du parcours qui y mène (v. Arvi Sepp). On retrouve cette ruse chez Claude Ollier, qui met en œuvre une véritable poétique de l'effacement et permet ainsi son anoblissement (v. Sofiane Laghouati). De même chez Virginie Loveling, qui écrit un journal de guerre faussement clandestin en pleine conscience de sa publication future, parce qu'un travail esthétique doit être accompli pour transcender la matière terrible du discours. Sa visée va bien au-delà de sa personne ; elle est tout entière orientée vers l'Autre, le lecteur futur qui ne connaîtra plus les conditions aliéantes qui sont les siennes. Par contraste, le jeune soldat Joris Van Severen ne couche ses idées sur papier que par visée thérapeutique, pour ne pas subir l'effet de déstructuration qui s'impose à lui, comme à tous, durant la Grande Guerre (v. Lize Lefaible). Car l'écrivain n'écrit pas

20. « Le deuil, c'est une intériorisation de l'autre mort en soi ; faire le deuil, c'est garder, c'est une expérience de fidélité, mais c'est aussi le contraire. Donc, l'impossibilité de faire son deuil, et même la volonté de ne pas faire son deuil, c'est aussi une forme de fidélité. Si faire son deuil et ne pas faire son deuil sont deux formes de fidélité et deux formes d'infidélité, la seule chose qui reste – c'est là que je parle de demi-deuil – c'est une expérience entre les deux ; je n'arrive pas à faire mon deuil de tout ce que je perds, parce que je veux le garder, et en même temps, ce que je fais de mieux, c'est le deuil, c'est le perdre, parce qu'en faisant le deuil, je le garde au-dedans de moi », Jacques DERRIDA, « Di-langues » (1983), dans *Points de suspension...* Entretiens choisis et présentés par Elisabeth WEBER, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 1992, p. 161.

21. Jean BURGOS, *op. cit.*, p. 165.

seulement pour lui-même ; il mise, dans son entreprise scripturale et esthétique, sur le caractère éternellement ouvert du lectorat futur, qui pourra trouver plaisir, lire et relire, c'est-à-dire actualiser sans fin son texte en se l'appropriant, l'entraînant dans une logique d'éternel renouvellement qui fait échec par là même à la finitude dont il porte témoignage.

Si la conscience de la mort apparaît ainsi au cœur de la pratique diariste, c'est que celle-ci offre un discours particulièrement approprié à cet objet. Jean-François Louette fait remarquer que l'impulsion qui détermine la pratique du journal chez un Drieu la Rochelle ou un Sartre, initialement très critiques à l'égard du genre, n'est autre que la menace imminente de la mort<sup>22</sup>, et Geneviève Idt va jusqu'à parler à cet égard d'une « euphorie de la finitude »<sup>23</sup>. Nous avons entrevu ici pourquoi le journal est, davantage que tout autre, un genre hanté par la mortalité, propice à la traduire et à s'y mesurer. Il l'est dans le sens où il s'avère, par excellence, le genre de la précarité : de par la discontinuité de sa forme et par la mise en évidence permanente de l'éphémère qui découle de l'égrènement des dates de la rédaction, mais aussi parce qu'il repose sur le double sens de l'intime, à savoir le plus secret en soi (l'écrivain) et le lieu de la confiance tremblée adressée à l'Autre (le lecteur). Le genre diariste apparaît ainsi comme le lieu d'une parole « précaire » au sens étymologique de ce mot, du latin *precarī*, qui veut dire : « obtenu par la prière », donc susceptible d'être retiré, fragile. Il donne corps au moment d'une prise de risque pour affirmer l'expérience intérieure, instant d'un pari infiniment réitéré, ritualisé, sur les potentialités de rencontre intime de l'Autre, le lecteur, grâce à qui le journal ne restera pas lettre morte, mais deviendra véritablement un énoncé de la survivance<sup>24</sup>.

Matthieu SERGIER

Université Saint-Louis (Bruxelles)  
& Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)  
sergier@fusl.ac.be

Myriam WATTHEE-DELMOTTE

Académie Royale de Belgique  
Fonds National de la Recherche Scientifique  
Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)  
watthee@gmail.com

---

22. Jean-François LOUETTE, « Sartre, Drieu : deux diaristes durant la drôle de guerre », dans *Les Journaux d'écrivains : enjeux génériques et éditoriaux*, s. dir. Cécile MEYNARD, Paris, Peter Lang, « Littératures de langue française », 2012, p. 251.

23. Geneviève IDT, « L'engagement dans *Journal de guerre* I, de Sartre », dans *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, CXX, n° 2, juillet-septembre 1996, p. 402.

24. Les auteurs du dossier remercient François-Xavier Lavenne pour sa relecture attentive de ces pages.

